

François Coppée

# Promenades et intérieurs

**bibebook**

François Coppée

Promenades et  
intérieurs

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

**bibebook**

[www.bibebook.com](http://www.bibebook.com)

François Coppée, né en 1842 à Paris de parents parisiens, mort à Paris en 1908, est un des poètes les plus populaires de la seconde moitié du 19<sup>ème</sup> siècle. Son talent souple s'est essayé avec succès dans tous les genres ; mais c'est comme poète des humbles et de la vie familière qu'éclate le mieux son originalité, surtout dans les recueils intitulés : *Les Humbles, Ecrit pendant le Sièg*e, *Promenades et Intérieurs, le Cahier rouge*.

Poète lyrique, sentimental et intime dans *le Reliquaire, Intimités, Olivier,*

*l'Exilée, les Mois, Jeunes filles, Arrière-Saison, François Coppée* a écrit de délicieux vers d'amour. Conteur et poète dramatique dans *les Récits et les Elégies*, poète satirique, patriotique et religieux dans *les Paroles sincères, Dans la prière et dans la lutte, Des vers français*, il débuta avec éclat dans *le Passant*, idylle gracieuse et morale. *Le luthier de Crémone* et *le Trésor* sont deux menus et purs chefs-d'œuvre. *Le Pater* est d'inspiration chrétienne. Trois beaux drames qui sont presque des tragédies : *Severo Torelli, les Jacobites, Pour la couronne*, forment la partie importante de son théâtre,

remarquable par l'élévation des sentiments.

Prosateur savoureux et charmant, il a écrit des contes et des nouvelles où se mêlent l'émotion et l'ironie, un roman hardi et puissant, *le Coupable*, des articles de journaux émaillés de grâce malicieuse et de tendresse souriante, réunis sous le titre de *Mon franc-parler* ; enfin des pages d'une inspiration toute chrétienne, publiées sous le titre de *la Bonne souffrance*, et où il raconte son retour à la foi catholique auquel sa charité pour les pauvres et son amour des petits et des humbles l'avaient tout naturellement préparé.



# Chapitre 1

## Promenades et Intérieurs





LECTEUR, À TOI ces vers,  
graves historiens

De ce que la plupart  
appelleraient des riens.

Spectateur indulgent qui  
vis ainsi qu'on rêve,

Qui laisses s'écouler le temps et  
trouves brève

Cette succession de printemps et  
d'hivers,

Lecteur mélancolique et doux, à toi  
ces vers !

Ce sont des souvenirs, des éclairs,  
des boutades,

Trouvés au coin de l'âtre ou dans  
mes promenades,

Que je te veux conter par le droit

bien permis

Qu'ont de causer entre eux deux  
paisibles amis.

\* \* \* \* \*

Prisonnier d'un bureau, je connais le  
plaisir

De goûter, tous les soirs, un moment  
de loisir.

Je rentre lentement chez moi, je me  
délasse

Aux cris des écoliers qui sortent de  
la classe ;

Je traverse un jardin, où j'écoute, en

marchant,  
Les adieux que les nids font au soleil  
couchant,  
Bruit pareil à celui d'une immense  
friture.  
Content comme un enfant qu'on  
promène en voiture,  
Je regarde, j'admire, et sens avec  
bonheur  
Que j'ai toujours la foi naïve du  
flâneur.

\* \* \* \* \*

C'est vrai, j'aime Paris d'une amitié

malsaine ;

J'ai partout le regret des vieux bords  
de la Seine.

Devant la vaste mer, devant les pics  
neigeux,

Je rêve d'un faubourg plein  
d'enfance et de jeux,

D'un coteau tout pelé d'où ma Muse  
s'applique

A noter les tons fins d'un ciel  
mélancolique,

D'un bout de Bièvre, avec quelques  
champs oubliés,

Où l'on tend une corde aux troncs  
des peupliers

Pour y faire sécher la toile et la  
flanelle,

Ou d'un coin pour pêcher dans l'île  
de Grenelle.

\* \* \* \* \*

J'adore la banlieue avec ses champs  
en friche

Et ses vieux murs lépreux, où  
quelque ancienne affiche

Me parle de quartiers dès longtemps  
démolis.

O vanité ! Le nom du marchand que  
j'y lis

Doit orner un tombeau dans le Père-  
Lachaise.

Je m'attarde. Il n'est rien ici qui ne  
me plaise,  
Même les pissenlits frissonnant dans  
un coin.  
Et puis, pour regagner les maisons  
déjà loin,  
Dont le couchant vermeil fait  
flamboyer les vitres,  
Je prends un chemin noir semé  
d'écailles d'huîtres.

\* \* \* \* \*

Le soir, au coin du feu, j'ai pensé  
bien des fois

A la mort d'un oiseau, quelque part,  
dans les bois.

Pendant les tristes jours de l'hiver  
monotone,

Les pauvres nids déserts, les nids  
qu'on abandonne,

Se balancent au vent sur un ciel gris  
de fer.

Oh ! comme les oiseaux doivent  
mourir l'hiver !

Pourtant, lorsque viendra le temps  
des violettes,

Nous ne trouverons pas leurs  
délicats squelettes

Dans le gazon d'avril, où nous irons  
courir.

Est-ce que les oiseaux se cachent

pour mourir ?<sup>[1]</sup>

\* \* \* \* \*

N'êtes-vous pas jaloux en voyant  
attablés,

Dans un gai cabaret entre deux  
champs de blés,

Les soirs d'été, des gens du peuple  
sous la treille ?

Moi, devant ces amants se parlant à  
l'oreille

Et que ne gêne pas le père, tout  
entier

A l'offre d'un lapin que fait le



gargotier,  
Devant tous ces dîneurs, gais de la  
nappe mise,  
Ces joueurs de bouchon en manches  
de chemise,  
Cœurs satisfaits pour qui les  
dimanches sont courts,  
J'ai regret de porter du drap noir  
tous les jours.

\* \* \* \* \*

Vous en rirez. Mais j'ai toujours  
trouvé touchants  
Ces couples de pioupious qui s'en

vont par les champs,  
Côte à côte, épluchant l'écorce de  
baguettes  
Qu'ils prirent aux bosquets des  
prochaines guinguettes.  
Je vois le sous-préfet présidant le  
bureau,  
Le paysan qui tire un mauvais  
numéro,  
Les rubans au chapeau, le sac sur les  
épaules,  
Et les adieux naïfs, le soir, auprès  
des saules,  
A celle qui promet de ne pas oublier  
En s'essuyant les yeux avec son  
tablier.

\* \* \* \* \*

Un rêve de bonheur qui souvent  
m'accompagne,  
C'est d'avoir un logis donnant sur la  
campagne,  
Près des toits, tout au bout du  
faubourg prolongé,  
Où je vivrais ainsi qu'un ouvrier  
rangé.  
C'est là, me semble-t-il, qu'on ferait  
un bon livre.  
En hiver, l'horizon des coteaux  
blancs de givre ;  
En été, le grand ciel et l'air qui sent  
les bois ;

Et les rares amis, qui viendraient  
quelquefois  
Pour me voir, de très loin, pourraient  
me reconnaître,  
Jouant du flageolet, assis à ma  
fenêtre.

\* \* \* \* \*

Quand sont finis le feu d'artifice et la  
fête,  
Morne comme une armée après une  
défaite,  
La foule se disperse. Avez-vous  
remarqué

Comme est silencieux ce peuple  
fatigué ?

Ils s'en vont tous, portant de lourds  
enfants qui geignent,

Tandis qu'en infectant des lampions  
s'éteignent.

On n'entend que le rythme inquiétant  
des pas ;

Le ciel est rouge ; et c'est sinistre,  
n'est-ce pas ?

Ce fourmillement noir dans ces  
étroites rues

Qu'assombrit le regret des  
splendeurs disparues !

\* \* \* \* \*

C'est un boudoir meublé dans le goût  
de l'Empire,  
Jaune, tout en velours d'Utrecht. On  
y respire  
Le charme un peu vieillot de  
l'Abbaye-aux-Bois :  
Croix d'honneur sous un verre et  
petits meubles droits,  
Deux portraits, – une dame en turban  
qui regarde  
Un pompeux colonel des lanciers de  
la garde  
En grand costume, peint par le baron  
Gérard, –  
Plus une harpe auprès d'un piano  
d'Erard,

Qui dut accompagner bien souvent,  
j'imagine,  
Ce qu'Alonzo disait à la tendre  
Imogine.

\* \* \* \* \*

Champêtres et lointains quartiers, je  
vous préfère  
Sans doute par les nuits d'été, quand  
l'atmosphère  
S'emplit de l'odeur forte et tiède des  
jardins ;  
Mais j'aime aussi vos bals en plein  
vent d'où, soudains,

S'échappent les éclats de rire à  
pleine bouche,  
Les polkas, le hochet des cruchons  
qu'on débouche,  
Les gros verres trinquant sur les  
tables de bois,  
Et, parmi le chaos des rires et des  
voix  
Et du vent fugitif dans les ramures  
noires,  
Le grincement rythmé des lourdes  
balançoires.

\* \* \* \* \*



Le Grand-Montrouge est loin, et le  
dur charretier

A mené sa voiture à Paris, au  
chantier,

Pleine de lourds moellons, par les  
chemins de boue ;

Et voici que, marchant à côté de la  
roue,

Il revient, écoutant, de fatigue  
abreuvé,

Le pas de son cheval qui frappe le  
pavé.

Et moi, j'envie, au fond de mon cœur,  
ce pauvre homme ;

Car lui, du moins, il a bon appétit,  
bon somme,

Il vit sa rude vie ainsi qu'un animal,

Et l'automne qui vient ne lui fait pas de mal.

\* \* \* \* \*

J'écris près de la lampe. Il fait bon.  
Rien ne bouge.

Toute petite, en noir, dans le grand  
fauteuil rouge,

Tranquille auprès du feu, ma vieille  
mère est là ;

Elle songe sans doute au mal qui  
m'exila

Loin d'elle, l'autre hiver, mais sans  
trop d'épouvante,

Car je suis sage et reste au logis,  
quand il vente.

Et puis, se souvenant qu'en octobre  
la nuit

Peut fraîchir, vivement et sans faire  
de bruit,

Elle met une bûche au foyer plein de  
flammes.

Ma mère, sois bénie entre toutes les  
femmes !

\* \* \* \* \*

Volupté des parfums ! – Oui, toute  
odeur est fée.

Si j'épluche, le soir, une orange  
échauffée,  
Je rêve de théâtre et de profonds  
décors ;  
Si je brûle un fagot, je vois, sonnant  
leurs cors,  
Dans la forêt d'hiver les chasseurs  
faire halte ;  
Si je traverse enfin ce brouillard que  
l'asphalte  
Répand, infect et noir, autour de son  
chaudron,  
Je me crois sur un quai parfumé de  
goudron,  
Regardant s'avancer, blanche, une  
goélette  
Parmi les diamants de la mer

violette.

\* \* \* \* \*

Noces du samedi ! noces où l'on  
s'amuse,

Je vous rencontre au bois où ma  
flâneuse Muse

Entend venir de loin les cris  
facétieux

Des femmes en bonnet et des gars en  
messieurs

Qui leur donnent le bras en fumant  
un cigare,

Tandis qu'en un bosquet le marié

s'égare,  
Souvent imberbe et jeune, ou parfois  
mûr et veuf,  
Et tout fier de sentir sur sa manche  
en drap neuf,  
Chef-d'œuvre d'un tailleur-concierge  
de Montrouge,  
Sa femme, en robe blanche, étaler sa  
main rouge.

\* \* \* \* \*

L'école. Des murs blancs, des  
gradins noirs, et puis  
Un christ en bois orné de deux

rameaux de buis.

La sœur de charité, rose sous sa  
cornette,

Fait la classe, tenant sous son regard  
honnête

Vingt fillettes du peuple en simple  
bonnet rond.

La bonne sœur ! Jamais on ne lit sur  
son front

L'ennui de répéter les choses cent  
fois dites !

Et, sur les premiers bancs, où sont  
les plus petites,

Elle ne veut pas voir tous les yeux  
épier

Un hanneton captif marchant sur du  
papier.

\* \* \* \* \*

Depuis que son garçon est parti pour  
la guerre,

La veuve met les deux couverts  
comme naguère,

Sert la soupe, remplit un grand verre  
de vin,

Puis, sur le seuil, attend qu'un  
envoyé divin,

Un pauvre, passe là pour qu'elle le  
convie.

Il en vient tous les jours. Donc son  
fils est en vie,



Et la vieille maman prend sa peine en douceur.

Mais l'épicier d'en face est un libre penseur

Et songe : – « Peut-on croire à de telles grimaces ?

Les superstitions abrutissent les masses. »

\* \* \* \* \*

Il a neigé la veille et, tout le jour, il gèle.

Le toit, les ornements de fer et la margelle

Du puits, le haut des murs, les  
balcons, le vieux banc,  
Sont comme ouatés, et, dans le  
jardin, tout est blanc.

Le grésil a figé la nature, et les  
branches

Sur un doux ciel perlé dressent leurs  
gerbes blanches.

Mais regardez. Voici le coucher de  
soleil.

A l'occident plus clair court un sillon  
vermeil.

Sa soudaine lueur féérique nous  
arrose,

Et les arbres d'hiver semblent de  
corail rose.

\* \* \* \* \*

De la rue on entend sa plaintive  
chanson.

Pâle et rousse, le teint plein de taches  
de son,

Elle coud, de profil, assise à sa  
fenêtre.

Très sage et sachant bien qu'elle est  
laide peut-être,

Elle a son dé d'argent pour unique  
bijou.

Sa chambre est nue, avec des  
meubles d'acajou.

Elle gagne deux francs, fait de la  
lingerie

Et jette un sou quand vient l'orgue de  
Barbarie.

Tous les voisins lui font leur bonjour  
le plus gai

Qui leur vaut son petit sourire  
fatigué.

\* \* \* \* \*

Dans ces bals qu'en hiver les mères  
de famille

Donnent à des bourgeois pour marier  
leur fille,

En faisant circuler assez souvent, pas  
trop,

Les petits-fours avec les verres de  
sirop,  
Presque toujours la plus jolie et la  
mieux mise,  
Celle qui plaît et montre une grâce  
permise,  
Est sans dot, – voulez-vous en tenir  
le pari ? –  
Et ne trouvera pas, pauvre enfant, un  
mari.  
Et son père, officier en retraite, pas  
riche,  
Dans un coin, fait son whist à quatre  
sous la fiche.

\* \* \* \* \*

Comme à cinq ans on est une grande  
personne,

On lui disait parfois : « Prends ton  
frère, mignonne, »

Et, fière, elle portait dans ses bras le  
bébé,

Quels soins alors ! L'enfant n'était  
jamais tombé.

Très grave, elle jouait à la petite  
mère.

Hélas ! le nouveau-né fut un ange  
éphémère.

On prit sur son berceau mesure d'un  
cercueil ;

Et la sœur de cinq ans a des habits  
de deuil,

Ne parle ni ne joue et, très  
préoccupée,  
Se dit : « Je n'aime plus maintenant  
ma poupée. »

\* \* \* \* \*

Je rêve, tant Paris m'est parfois un  
enfer,  
D'une ville très calme et sans chemin  
de fer,  
Où, chez le sous-préfet, en vieux  
garçon affable,  
Je lirais, au dessert, mon épître ou  
ma fable.

On se dirait tout bas, comme un  
mignon péché,

Un quatrain très mordant que  
j'aurais décoché.

Là, je conserverais de vagues  
hypothèques.

On voudrait mon avis pour les  
bibliothèques ;

Et j'y rétablirais, disciple consolé,

Nos maîtres, Esménard, Lebrun,  
Chênedollé.

\* \* \* \* \*

Assis, les pieds pendants, sous



l'arche du vieux pont,  
Et sourd aux bruits lointains à qui  
l'écho répond,  
Le pêcheur suit des yeux le petit  
flotteur rouge.  
L'eau du fleuve pétille au soleil. Rien  
ne bouge.  
Le liège soudain fait un plongeon  
trompeur,  
La ligne saute. – Avec un hoquet de  
vapeur  
Passe un joyeux bateau tout pavoisé  
d'ombrelles ;  
Et, tandis que les flots apaisent leurs  
querelles,  
L'homme, un instant tiré de son rêve  
engourdi,

Met une amorce neuve et songe : – Il est midi.

\* \* \* \* \*

Malgré ses soixante ans, le joyeux  
invalide

Sur sa jambe de bois est encore  
solide.

Quand il touche l'argent de sa croix,  
un beau soir,

Il s'en va, son repas serré dans un  
mouchoir,

Et, vers le Champ de Mars, entraîne à  
la barrière,

Un conscrit, le bonnet de police en  
arrière ;  
Et là, plein d'abandon, vers le  
pousse-café,  
Son bâton à la main, le bonhomme  
échauffé  
Conte au jeune soldat et lui rend  
saisissable  
La bataille d'Isly qu'il trace sur le  
sable.

\* \* \* \* \*

De même que Rousseau jadis fondait  
en pleurs

A ces seuls mots : « Voilà de la  
pervenche en fleurs, »

Je sais tout le plaisir qu'un souvenir  
peut faire.

Un rien, l'heure qu'il est, l'état de  
l'atmosphère,

Un battement de cœur, un parfum  
retrouvé,

Me rendent un bonheur autrefois  
éprouvé.

C'est fugitif, pourtant la minute est  
exquise.

Et c'est pourquoi je suis très heureux  
à ma guise

Lorsque, dans le quartier que je sais,  
je puis voir

Un calme ciel d'octobre, à cinq

heures du soir.

\* \* \* \* \*

Le printemps est charmant dans le  
Jardin des Plantes.

Les cris des animaux, les odeurs  
violentes

Des arbres et des fleurs exotiques  
dans l'air,

Cette création, sous un ciel pur et  
clair,

Tout cela fait penser au paradis  
terrestre ;

Et tout en écoutant, sous un sapin

alpestre,  
Le grondement profond des lions en  
courroux,  
On regarde, devant les naïfs  
turlourous,  
Tendant la trompe, avec ses airs de  
gros espiègle,  
L'éléphant engloutir les nombreux  
pains de seigle.

\* \* \* \* \*

En plein soleil, le long du chemin de  
halage,  
Quatre percherons blancs, vigoureux

attelage,

Tirent péniblement, en butant du sabot,

Le lourd bateau qui fend l'onde de l'étambot ;

Près d'eux, un charretier marche dans la poussière.

La main au gouvernail, sur le pont, à l'arrière,

N'écoutant pas claquer le brutal fouet de cuir,

Et regardant la rive et les nuages fuir,

Fume le marinier, sans se fouler la rate.

– « Le peuple et le tyran ! » me dit un démocrate.

\* \* \* \* \*

Près du rail, où souvent passe  
comme un éclair

Le convoi furieux et son cheval de  
fer,

Tranquille, l'aiguilleur vit dans sa  
maisonnette.

Par la fenêtre, on voit l'intérieur  
honnête,

Tel que le voyageur fiévreux doit  
l'envier.

C'est la femme parfois qui se tient au  
levier,

Portant sur un seul bras son enfant  
qui l'embrasse.



Jetant un sifflement atroce, le train  
passe  
Devant l'humble logis qui tressaille  
au fracas.  
Et le petit enfant ne se dérange pas.

\* \* \* \* \*

L'allée est droite et longue, et sur le  
ciel d'hiver  
Se dressent hardiment les grands  
arbres de fer,  
Vieux ormes dépouillés dont le  
sommet se touche.  
Tout au bout, le soleil, large et rouge,

se couche.

A l'horizon il va plonger dans un moment.

Pas un oiseau. Parfois un léger craquement

Dans les taillis déserts de la forêt muette ;

Et là-bas, cheminant, la noire silhouette,

Sur le globe empourpré qui fond comme un lingot,

D'une vieille à bâton, ployant sous son fagot.

\* \* \* \* \*

Hier, sur la grand'route où j'ai passé  
près d'eux,  
Les jeunes sourds-muets s'en allaient  
deux par deux,  
Sérieux, se montrant leurs mains  
toujours actives.  
Un instant j'observai leurs mines  
attentives  
Et j'écoutai le bruit que faisaient  
leurs souliers.  
Je restai seul. La brise en haut des  
peupliers  
Murmurait doucement un long  
frisson de fête ;  
Chaque buisson jetait un trille de  
fauvette,  
Et les grillons joyeux chantaient

dans les bleuets.

Je penserai souvent aux pauvres  
sourds-muets.

\* \* \* \* \*

Comme le champ de foire est désert,  
la baraque

N'est pas ouverte, et sur son  
perchoir, le macaque

Cligne ses yeux méchants et grignote  
une noix

Entre la grosse caisse et le chapeau  
chinois ;

Et deux bons paysans sont là, bouche

béante,  
Devant la toile peinte où l'on voit la  
géante,  
Telle qu'elle a paru jadis devant les  
cours,  
Soulevant décemment ses jupons un  
peu courts  
Pour qu'on ne puisse pas supposer  
qu'elle triche,  
Et montrant son mollet à l'empereur  
d'Autriche.

\* \* \* \* \*

J'écris ces vers, ainsi qu'on fait des

cigarettes,  
Pour moi, pour le plaisir ; et ce sont  
des fleurettes  
Que peut-être il valait bien mieux ne  
pas cueillir ;  
Car cette impression qui m'a fait  
tressaillir,  
Ce tableau d'un instant rencontré sur  
ma route,  
Ont-ils un charme enfin pour celui  
qui m'écoute ?  
Je ne le connais pas. Pour se plaire à  
ceci,  
Est-il comme moi-même un rêveur  
endurci ?  
Ne peut-il se fâcher qu'on lui prête  
ce rôle ?

– Fi donc ! lecteur, tu lis par-dessus  
mon épaule.



# Chapitre 2

## Mon père



**T**ENEZ, LECTEUR ! —  
souvent, tout seul, je me  
promène  
Au lieu qui fut jadis la  
barrière du Maine.  
C'est laid, surtout depuis  
le siège de Paris.

On a planté d'affreux arbustes  
rabougris  
Sur ces longs boulevards où naguère  
des ormes  
De deux cents ans croisaient leurs  
ramures énormes.  
Le mur d'octroi n'est plus ; le  
quartier se bâtit.  
Mais c'est là que jadis, quand j'étais  
tout petit,

Mon père me menait, enfant faible et  
malade,

Par les couchants d'été faire une  
promenade.

C'est sur ces boulevards déserts,  
c'est dans ce lieu

Que cet homme de bien, pur, simple  
et craignant Dieu,

Qui fut bon comme un saint, naïf  
comme un poète,

Et qui, bien que très pauvre, eut  
toujours l'âme en fête,

Au fond d'un bureau sombre après  
avoir passé

Tout le jour, se croyant assez  
récompensé

Par la douce chaleur qu'au cœur

nous communique

La main d'un dernier-né, la main  
d'un fils unique,

C'est là qu'il me menait. Tous deux  
nous allions voir

Les longs troupeaux de bœufs  
marchant vers l'abattoir,

Et quand mes petits pieds étaient  
assez solides,

Nous poussions quelquefois jusques  
aux Invalides,

Où, mêlés aux badauds descendus  
des faubourgs,

Nous suivions la retraite et les petits  
tambours.

Et puis enfin, à l'heure où la lune se  
lève,

Nous prenions pour rentrer la route  
la plus brève ;

On montait au cinquième étage,  
lentement ;

Et j'embrassais alors mes trois  
sœurs et maman,

Assises et cousant auprès d'une  
bougie.

– Eh bien, quand m'abandonne un  
instant l'énergie,

Quand m'accable par trop le spleen  
décourageant,

Je retourne, tout seul, à l'heure du  
couchant,

Dans ce quartier paisible où me  
menait mon père ;

Et du cher souvenir toujours le

charme opère.

Je songe à ce qu'il fit, cet homme de  
devoir,

Ce pauvre fier et pur, à ce qu'il dut  
avoir

De résignation patiente et chrétienne  
Pour gagner notre pain, tâche  
quotidienne,

Et se priver de tout, sans se plaindre  
jamais.

– Au chagrin qui me frappe alors je  
me sou mets,

Et je sens remonter à mes lèvres  
surprises

Les prières qu'il m'a dans mon  
enfance apprises.



# Compliment

**T**OUS CES JOURS-CI, mes  
chers lecteurs, je désirais,  
Tel un petit garçon qui,  
frisé tout exprès,  
Présente son rouleau  
noué d'un ruban rose,  
Vous offrir un joli compliment – vers  
ou prose –  
Pour l'an qui, cette nuit, naquit et  
commença.

Mais, quand j'étais enfant – oh ! pas plus haut que ça ! –

Dans ce genre déjà je n'ai pas fait merveille.

Le texte qu'à l'école on nous donnait, la veille,

Et qu'il fallait, le soir, au logis copier,

M'effrayait. J'ai noirci, depuis, bien du papier ;

Mais c'étaient mes débuts dans la littérature.

Ces phrases, réclamant ma plus belle écriture,

Étaient alors, pour moi, pleines de « mots d'auteur ».

Sur mon grand tabouret, pour être à



la hauteur

Du pupitre, j'avais un Boiste en deux volumes ;

Devant moi, sur la table, un encrier,  
des plumes,

Plus un bristol orné d'un beau feston  
doré

Et fleuri d'un petit bouquet  
peinturluré.

Devant ce grand travail, que j'étais  
mal à l'aise !

Fallait-il adopter la batarde ou  
l'anglaise ?

Que faire ? Je mouillais ma plume  
avec effroi ;

Je songeais au tableau du passage  
Jouffroy,

Où monsieur Favarger mit trois ans  
de sa vie,  
Chef-d'œuvre et dernier mot de la  
calligraphie,  
Qui montre aux gens, par un tel art  
humiliés,  
Le « Lion d'Androclès » en « pleins »  
et « déliés » ;  
Et, le dos rond, roulant les yeux,  
tirant la langue,  
Je transcrivais alors ma petite  
harangue.

Pas mal le « Chers parents, à qui je  
dois le jour ».

Mais, lorsque j'arrivais au « cœur  
rempli d'amour »,

Comment écrire « cœur » ? « Cœur »,  
un mot difficile !...

Je m'agitais et, comme un petit  
imbécile,

Je me mettais, avec des gestes  
consternés,

De l'encre au bout des doigts, de  
l'encre au bout du nez.

Alors, j'étais perdu. Les fautes  
d'orthographe

Pleuvaient. Je signalais mal et ratais  
mon paraphe,

Et sur mes beaux souhaits de joie et  
de santé

Je laissais choir enfin un monstrueux  
pâté.

C'était affreux !

Pourtant, plein d'une angoisse  
énorme,

Le lendemain, avec ce manuscrit  
informe,

Quand je me présentais devant mes  
bons parents,

Ils prenaient le papier, ouvraient les  
yeux tout grands,

S'écriaient : « C'est superbe ! » et,  
sans dédains ni moues,

Embrassaient tendrement leur fils  
sur les deux joues.

Oui, ma page illisible, ils semblaient  
l'admirer.

Et l'on ouvrait l'armoire, et j'en

voyais tirer

Des trésors, un tambour, un fusil à capsules !

Et je m'en emparais, joyeux et sans scrupules,

Ne sachant pas alors – pour l'enfant tout est beau –

Pourquoi mon père avait toujours un vieux chapeau

Et pourquoi la maman, sainte parmi les saintes,

Portait des gants flétris et des jupes reteintes.

Aux humbles, comme moi nés dans la pauvreté,

Je souhaite d'abord avec sincérité,

Quand la nouvelle année entreprend  
sa carrière,  
Le pain quotidien de la vieille prière ;  
Et puis, pour qu'ils ne soient jamais  
trop malheureux,  
Je leur souhaite encor de bien  
s'aimer entre eux.  
Du pain et de l'amour ! Tout est là.  
Le pauvre homme  
N'a vraiment pas le droit de trop se  
plaindre, en somme,  
Si, du berceau d'osier au cercueil de  
sapin,  
Toute sa vie, il a de l'amour et du  
pain.  
Mes honnêtes parents n'eurent pas  
davantage ;

Mais la bonté régnait dans leur cœur  
sans partage.

Des sentiments profonds ils ont  
connu le prix,

Et, si je sais aimer, c'est qu'ils me  
l'ont appris.

Et tel riche, donnant de splendides  
étrennes,

N'éprouve pas leur joie en ces heures  
sereines,

Quand ils payaient, ayant épargné  
quelques sous,

Mon mauvais compliment par de  
pauvres joujoux.

Mes amis, en ce jour qui groupe la  
famille,

Si cher que soit le pain, si peu que le

feu brille,

Epanouissez-vous, ne devenez pas  
durs.

Quand les enfants viendront vous  
tendre leurs fronts purs,

A défaut de cadeaux, comblez-les de  
caresses.

Entretenez en eux le foyer des  
tendresses,

Comme, en soufflant dessus, on  
rallume un charbon.

Le méchant souffre, et presque aucun  
homme n'est bon

Que grâce aux souvenirs de son  
enfance aimée,

Dont son âme demeure à jamais  
parfumée.





# Morceau à quatre mains



LE SALON S'OUVRE sur le  
parc

Où les grands arbres, d'un  
vert sombre,

Unissent leurs rameaux en  
arc

Sur les gazons qu'ils baignent  
d'ombre.

Si je me retourne soudain  
Dans le fauteuil où j'ai pris place,  
Je revois encor le jardin  
Qui se reflète dans la glace ;

Et je goûte l'amusement  
D'avoir, à gauche comme à droite,  
Deux parcs, pareils absolument,  
Dans la porte et la glace étroite.

Par un jeu charmant du hasard,  
Les deux jeunes sœurs, très exquises,  
Pour jouer un peu de Mozart,  
Au piano se sont assises.

Comme les deux parcs du décor,

Elles sont tout à fait pareilles ;  
Les quatre mêmes bijoux d'or  
Scintillent à leurs quatre oreilles.

J'examine autant que je veux,  
Grâce aux yeux baissés sur les  
touches,  
La même fleur sur leurs cheveux,  
La même fleur sur leurs deux  
bouches ;

Et parfois, pour mieux regarder,  
Beaucoup plus que pour mieux  
entendre,  
Je me lève et viens m'accouder  
Au piano de palissandre.



# Adagio



A RUE ÉTAIT déserte et  
donnait sur les champs.

Quand j'allais voir l'été  
les beaux soleils  
couchants

Avec le rêve aimé qui  
partout m'accompagne,  
Je la suivais toujours pour gagner la  
campagne,  
Et j'avais remarqué que, dans une

maison

Qui fait l'angle et qui tient, ainsi  
qu'une prison,

Fermée au vent du soir son étroite  
persienne,

Toujours à la même heure, une  
musicienne

Mystérieuse, et qui sans doute  
habitait là,

Jouait l'adagio de la sonate en *la*.

Le ciel se nuançait de vert tendre et  
de rose.

La rue était déserte ; et le flâneur  
morose

Et triste, comme sont souvent les  
amoureux,

Qui passait, l'œil fixé sur les gazons

poudreux,  
Toujours à la même heure, avait pris  
l'habitude  
D'entendre ce vieil air dans cette  
solitude.

Le piano chantait sourd, doux,  
attendrissant,  
Rempli du souvenir douloureux de  
l'absent  
Et reprochant tout bas les anciennes  
extases.

Et moi, je devinais des fleurs dans de  
grands vases,  
Des parfums, un profond et funèbre  
miroir,  
Un portrait d'homme à l'œil fier,  
magnétique et noir,



Des plis majestueux dans les tentures  
sombres,  
Une lampe d'argent, discrète, sous  
les ombres,  
Le vieux clavier s'offrant dans sa  
froide pâleur,  
Et, dans cette atmosphère émue, une  
douleur  
Epanouie au charme ineffable et  
physique  
Du silence, de la fraîcheur, de la  
musique.  
Le piano chantait toujours plus bas,  
plus bas.  
Puis, un certain soir d'août, je ne  
l'entendis pas.

Depuis, je mène ailleurs mes promenades lentes.

Moi qui hais et qui fuis les foules turbulentes,

Je regrette parfois ce vieux coin négligé.

Mais la vieille ruelle a, dit-on, bien changé :

Les enfants d'alentour y vont jouer aux billes,

Et d'autres pianos l'emplissent de quadrilles.



# L'amazone



DEVANT LE FRAIS cottage  
au gracieux perron,  
Sous la porte que timbre  
un tortil de baron,  
Debout entre les deux  
gros vases de faïence,  
L'amazone, déjà pleine d'impatience,  
Apparaît, svelte et blonde, et portant  
sous son bras  
Sa lourde jupe, avec un charmant

embarras.

Le fin drap noir étreint son corsage,  
et le moule ;

Le mignon chapeau d'homme, autour  
duquel s'enroule

Un voile blanc, lui jette une ombre  
sur les yeux.

La badine de jonc au pommeau  
précieux

Frémit entre les doigts de la jeune  
élégante,

Qui s'arrête un moment sur le seuil  
et se gante.

Agitant les lilas en fleur, un vent  
léger

Passe dans ses cheveux et les fait  
voltiger,

Blonde auréole autour de son front  
envolée :

Et, gros comme le poing, au milieu de  
l'allée

De sable roux semé de tout petits  
galets,

Le groom attend et tient les deux  
chevaux anglais.

Et moi, flâneur qui passe et jette par  
la grille

Un regard enchanté sur cette jeune  
fille,

Et m'en vais sans avoir même arrêté  
le sien,

J'imagine un bonheur calme et  
patricien,

Où cette noble enfant me serait  
fiancée ;

Et déjà je m'enivre à la seule pensée  
Des clairs matins d'avril où je  
galoperais,

Sur un cheval très vif et par un vent  
très frais,

A ses côtés, lancé sous la frondaison  
verte.

Nous irions, par le bois, seuls, à la  
découverte ;

Et, voulant une image au contraste  
troublant

Du long vêtement noir et du long  
voile blanc,

Je la comparerais, dans ma course  
auprès d'elle,

A quelque fugitive et sauvage  
hirondelle.



# Ritournelle



ANS LA PLAINE blonde et  
sous les allées,  
Pour mieux faire accueil  
au doux messidor,  
Nous irons chasser les  
choses ailées,

Moi, la strophe, et toi, les papillons  
d'or.

Et nous choisirons les routes



tendantes,  
Sous les saules gris et près des  
roseaux,  
Pour mieux écouter les choses  
chantantes,  
Moi, le rythme, et toi, le chœur des  
oiseaux.

Suivant tous les deux les rives  
charmées  
Que le fleuve bat de ses flots  
parleurs,  
Nous vous trouverons, choses  
parfumées,  
Moi, glanant des vers, toi, cueillant  
des fleurs.

Et l'amour, servant notre fantaisie,  
Fera, ce jour-là, l'été plus charmant :  
Je serai poète, et toi poésie ;  
Tu seras plus belle, et moi plus  
aimant.



# La ferme



A MAISON, AUJOURD'HUI  
ferme, jadis château,  
A bon air. Un fossé  
l'entoure ; un vieux  
bateau,  
Plein de feuillage mort,  
pourrit là, sous le saule.  
Par l'étroit pont de pierre où la  
volaille piaule  
Répondant à grands cris aux canards

du fossé,  
Et par la voûte sombre au cintre  
surbaissé,  
On entre dans la cour spacieuse et  
carrée  
Que jonchent le fumier et la paille  
dorée.  
Avant le déjeuner, parfois j'en fais le  
tour.  
Je regarde rentrer les bêtes de  
labour,  
Gros chevaux pommelés, les pieds  
velus, la queue  
Troussée, avec le lourd collier de  
laine bleue,  
Le gland rouge à l'oreille, et le  
grossier harnais.

Je fus un paysan jadis, je m'y  
connais,

Je parle aux laboureurs, je leur dis  
ma recette

Pour extirper du blé la nielle et la  
luzette

Et que le temps humide est meilleur  
pour faucher.

La grosse cuisinière alors vient me  
chercher ;

Je rentre dans la salle à manger  
confortable

Où je trouve Suzanne arrangeant sur  
la table

Les fruits de la saison dans un grand  
plat de Gien.

On déjeune gaîment. Quelquefois le

vieux chien

Qu'on tolère au logis, car il n'est  
plus ingambe,

Vient poser en grondant sa gueule  
sur ma jambe

Pour avoir un morceau qu'il avale  
d'un coup.

En prenant le café, nous fumons, pas  
beaucoup.

Puis mes hôtes vont voir leurs  
travaux de campagne,

Ils prennent le panier, et je les  
accompagne.

La voiture d'osier a trois places.  
Devant,

La chère blonde, avec son voile brun  
au vent,

– Tandis que le papa maintient au  
trot Cocotte, –

Se retourne, voulant mettre dans la  
capote

Son parasol doublé de vert et ses  
bouquets.

Moi, derrière, occupant le siège du  
laquais,

Pour l'aider je m'incline, et je la  
touche presque.

– Et nous suivons alors un chemin  
pittoresque,

Où souvent, par-dessus les grands  
épis penchés,

Nous regardent de loin les pointes  
des clochers.





# La cueillette des cerises



SPIÈGLE ! j'ai bien vu  
tout ce que vous faisiez,  
Ce matin, dans le champ  
planté de cerisiers  
Où seule vous étiez, nu-  
tête, en robe blanche.

Caché par le taillis, j'observais. Une  
branche,  
Lourde sous les fruits mûrs, vous

barrait le chemin

Et se trouvait à la hauteur de votre  
main.

Or, vous avez cueilli des cerises  
vermeilles,

Coquette ! et les avez mises à vos  
oreilles,

Tandis qu'un vent léger dans vos  
boucles jouait.

Alors, vous asseyant pour cueillir un  
bleuet

Dans l'herbe, et puis un autre, et puis  
un autre encore,

Vous les avez piqués dans vos  
cheveux d'aurore ;

Et, les bras recourbés sur votre front  
fleuri,

Assise dans le vert gazon, vous avez  
ri ;

Et vos joyeuses dents jetaient une  
étincelle.

Mais pendant ce temps-là, ma belle  
demoiselle,

Un seul témoin, qui vous gardera le  
secret,

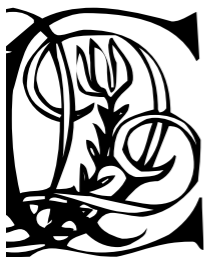
Tout heureux de vous voir heureuse,  
comparait,

Sur votre frais visage animé par les  
brises,

Vos regards aux bleuets, vos lèvres  
aux cerises.



# Le rêve du poète



DE SERAIT SUR les bords  
de la Seine. Je vois  
Notre chalet, voilé par un  
bouquet de bois.

Un hamac au jardin, un  
bateau sur le fleuve.

Pas d'autre compagnon qu'un chien  
de Terre-Neuve

Qu'elle aimerait et dont je serais bien  
jaloux.

Des faïences à fleurs pendraient  
après des clous ;  
Puis beaucoup de chapeaux de paille  
et des ombrelles.

Sous leurs papiers chinois les murs  
seraient si frêles

Que même, en travaillant, à travers  
la cloison

Je l'entendrais toujours errer par la  
maison

Et traîner dans l'étroit escalier sa  
pantoufle.

Les miroirs de ma chambre auraient  
senti son souffle

Et souvent réfléchi son visage,  
charmés.

Elle aurait effleuré tout de ses doigts

aimés.

Et ces bruits, ces reflets, ces parfums, venant d'elle,

Ne me permettraient pas d'être une heure infidèle.

Enfin, quand, poursuivant un vers capricieux,

Je serais là, pensif et la main sur les yeux,

Elle viendrait, sachant pourtant que c'est un crime,

Pour lire mon poème et me souffler ma rime,

Derrière moi, sans bruit, sur la pointe des pieds.

Moi, qui ne veux pas voir mes secrets épiés,

Je me retournerais avec un air  
farouche ;  
Mais son gentil baiser me fermerait  
la bouche.

– Et dans les bois voisins, inondés de  
rayons,  
Précédés du gros chien, nous nous  
promènerions,  
Moi, vêtu de coutil, elle, en toilette  
blanche,  
Et j’envelopperais sa taille, et sous  
sa manche  
Ma main caresserait la rondeur de  
son bras.  
On ferait des bouquets, et, quand  
nous serions las

On rejoindrait, toujours suivis du  
chien qui jappe,  
La table mise, avec des roses sur la  
nappe,  
Près du bosquet criblé par le soleil  
couchant ;  
Et, tout en s'envoyant des baisers en  
mangeant,  
Tout en s'interrompant pour se dire :  
Je t'aime !  
On assaisonnerait des fraises à la  
crème,  
Et l'on bavarderait comme des  
étourdis  
Jusqu'à ce que la nuit descende...

– O Paradis !





# La mémoire



OUVENT, LORSQUE LA  
main sur les yeux, je  
médite,

Elle m'apparaît, svelte et la  
tête petite,

Avec ses blonds cheveux  
coupés courts sur le front.

Trouverai-je jamais des mots qui la  
peindront,

La chère vision que malgré moi j'ai

fuie ?

Qu'est auprès de son teint la rose  
après la pluie ?

Peut-on comparer même au chant du  
bengali

Son exotique accent, si clair et si  
joli ?

Est-il une grenade entr'ouverte qui  
rende

L'incarnat de sa bouche  
adorablement grande ?

Oui, les astres sont purs, mais aucun  
dans les cieux,

Aucun n'est éclatant et pur comme  
ses yeux ;

Et l'antilope errant sous le taillis  
humide

N'a pas ce long regard lumineux et timide.

Ah ! devant tant de grâce et de charme innocent,

Le poète qui veut décrire est impuissant ;

Mais l'amant peut du moins s'écrier :

« Sois bénie,

O faculté sublime à l'égal du génie,

Mémoire, qui me rends son sourire et sa voix,

Et qui fais qu'exilé loin d'elle, je la vois ! »



# Réponse

**M**AIS JE L'AI vu si peu ! » disiez-vous l'autre jour. – Et moi, vous ai-je vue en effet davantage ? En un moment mon cœur s'est donné sans partage. Ne pouvez-vous ainsi m'aimer à votre tour ?

Pour monter d'un coup d'aile au  
sommet de la tour,  
Pour emplir de clartés l'horizon noir  
d'orage,  
Et pour nous enchanter de son  
puissant mirage,  
Quel temps faut-il à l'aigle, à l'éclair,  
à l'amour ?

Je vous ai vue à peine, et vous m'êtes  
ravie !  
Mais à vous mériter je consacre ma  
vie  
Et du sombre avenir j'accepte le défi.

Pour s'aimer faut-il donc tellement  
se connaître,

Puisque, pour allumer le feu qui me  
pénètre,  
Chère âme, un seul regard de vos  
yeux a suffi ?



# A un ange gardien



ON RÊVE, PAR l'amour  
redevenu chrétien,  
T'évoque à ses côtés,  
ô doux ange gardien,  
Divin et pur esprit,  
compagnon invisible

Qui veilles sur cette âme innocente et  
paisible !

N'est-ce pas, beau soldat des  
phalanges de Dieu,



Qui, pour la protéger, fais toujours,  
en tout lieu,  
Sur l'adorable enfant planer ton  
ombre ailée,  
Que ta chaste personne est moins  
immaculée,  
Que ton regard, reflet des immenses  
azurs,  
Et que le feu qui brille à ton front,  
sont moins purs,  
Dans leur sublime essence au paradis  
conquise,  
Que le cœur virginal de cette enfant  
exquise ?  
O toi qui de la voir as toujours la  
douceur,  
Bel ange, n'est-ce pas qu'elle est

comme ta sœur ?

O céleste témoin qui sais que sa  
pensée

Par une humble prière au matin  
commencée

Dans ses rêves du soir est plus naïve  
encor,

N'est-ce pas qu'en voyant s'abaisser  
ses cils d'or

Sur ses yeux ingénus comme ceux  
des gazelles,

Tu t'étonnes parfois qu'elle n'ait pas  
des ailes ?



# Romance



QUAND VOUS ME montrez  
une rose

Qui s'épanouit sous  
l'azur,

Pourquoi suis-je alors  
plus morose ?

Quand vous me montrez une rose,  
C'est que je pense à son front pur.

Quand vous me montrez une étoile,

Pourquoi les pleurs, comme un  
brouillard,  
Sur mes yeux jettent-ils leur voile ?  
Quand vous me montrez une étoile,  
C'est que je pense à son regard.

Quand vous me montrez l'hirondelle  
Qui part jusqu'au prochain avril,  
Pourquoi mon âme se meurt-elle  
Quand vous me montrez l'hirondelle,  
C'est que je pense à mon exil.



# Lettre



ON, CE N'EST pas en vous  
« un idéal » que j'aime,  
C'est vous tout  
simplement, mon enfant,  
c'est vous-même.

Telle Dieu vous a faite, et  
telle je vous veux.

Et rien ne m'éblouit, ni l'or de vos  
cheveux,

Ni le feu sombre et doux de vos

larges prunelles,

Bien que ma passion ait pris sa  
source en elles.

Comme moi, vous devez avoir plus  
d'un défaut ;

Pourtant c'est vous que j'aime et  
c'est vous qu'il me faut.

Je ne poursuis pas là de chimère  
impossible ;

Non, non ! Mais seulement, si vous  
êtes sensible

Au sentiment profond, pur, fidèle et  
sacré,

Que j'ai conçu pour vous et que je  
garderai,

Et si nous triomphons de ce qui nous  
sépare,

Le rêve, chère enfant, où mon esprit  
s'égare,

C'est d'avoir à toujours chérir et  
protéger

Vous comme vous voilà, vous sans y  
rien changer.

Je vous sais le cœur bon, vous n'êtes  
point coquette ;

Mais je ne voudrais pas que vous  
fussiez parfaite,

Et le chagrin qu'un jour vous me  
pourrez donner,

J'y tiens pour la douceur de vous le  
pardonner.

Je veux joindre, si j'ai le bonheur que  
j'espère,

A l'ardeur de l'amant l'indulgence du

père

Et devenir plus doux quand vous me  
ferez mal.

Voyez, je ne mets pas en vous « un  
idéal »,

Et de l'humanité je connais la  
faiblesse ;

Mais je vous crois assez de cœur et  
de noblesse

Pour espérer que, grâce à mon effort  
constant,

Vous m'aimerez un peu, moi qui vous  
aime tant !





# Février



ÉLAS ! dis-tu, la froide  
neige

Recouvre le sol et les  
eaux ;

Si le bon Dieu ne les  
protège,

Le printemps n'aura plus d'oiseaux !

Rassure-toi, tendre peureuse ;

Les doux chanteurs n'ont point péri.

Sous plus d'une racine creuse  
Ils ont un chaud et sûr abri.

Là, se serrant l'un contre l'autre  
Et blottis dans l'asile obscur,  
Pleins d'un espoir pareil au nôtre,  
Ils attendent l'Avril futur ;

Et, malgré la bise qui passe  
Et leur jette en vain ses frissons,  
Ils répètent à voix très basse  
Leurs plus amoureuses chansons.

Ainsi, ma mignonne adorée,  
Mon cœur où rien ne remuait,  
Avant de t'avoir rencontrée,

Comme un sépulcre était muet ;

Mais quand ton cher regard y tombe,  
Aussi pur qu'un premier beau jour,  
Tu fais jaillir de cette tombe  
Tout un essaim de chants d'amour.



# Avril



ORSQU'UN HOMME N'A

pas d'amour,

Rien du printemps ne

l'intéresse ;

Il voit même sans

allégresse,

Hirondelles, votre retour ;

Et, devant vos troupes légères

Qui traversent le ciel du soir,

Il songe que d'aucun espoir  
Vous n'êtes pour lui messagères.

Chez moi ce spleen a trop duré,  
Et quand je voyais dans les nues  
Les hirondelles revenues,  
Chaque printemps, j'ai bien pleuré.

Mais, depuis que toute ma vie  
A subi ton charme subtil,  
Mignonne, aux promesses d'Avril  
Je m'abandonne et me confie.

Depuis qu'un regard bien-aimé  
A fait refleurir tout mon être,  
Je vous attends à ma fenêtre,

Chères voyageuses de Mai.

Venez, venez vite, hirondelles,  
Repeupler l'azur calme et doux,  
Car mon désir qui va vers vous  
S'accuse de n'avoir pas d'ailes.



# Mai



DEPUIS UN MOIS, chère  
exilée,  
Loin de mes yeux tu t'en  
allas,  
Et j'ai vu fleurir les lilas  
Avec ma peine  
inconsolée.

Seul, je fuis ce ciel clair et beau  
Dont l'ardent effluve me trouble,

Car l'horreur de l'exil se double  
De la splendeur du renouveau.

En vain j'entends contre les vitres,  
Dans la chambre où je m'enfermai,  
Les premiers insectes de Mai  
Heurter leurs maladroits élytres ;

En vain le soleil a souri ;  
Au printemps je ferme ma porte  
Et veux seulement qu'on m'apporte  
Un rameau de lilas fleuri ;

Car l'amour dont mon âme est pleine  
Retrouve, parmi ses douleurs,  
Ton regard dans ces chères fleurs



Et dans leur parfum ton haleine.



# Juin



ANS CETTE VIE ou nous  
ne sommes

Que pour un temps si tôt  
fini,

L'instinct des oiseaux et  
des hommes

Sera toujours de faire un nid ;

Et d'un peu de paille ou d'argile  
Tous veulent se construire, un jour,

Un humble toit, chaud et fragile,  
Pour la famille et pour l'amour.

Par les yeux d'une fille d'Eve  
Mon cœur profondément touché  
Avait fait aussi ce doux rêve  
D'un bonheur étroit et caché.

Rempli de joie et de courage,  
A fonder mon nid je songeais ;  
Mais un furieux vent d'orage  
Vient d'emporter tous mes projets ;

Et sur mon chemin solitaire  
Je vois, triste et le front courbé,  
Tous mes espoirs brisés à terre

Comme les œufs d'un nid tombé.



# Août



AR LES BRANCHES

désordonnées

Le coin d'étang est abrité,

Et là poussent en liberté

Campanules et graminées.


Caché par le tronc d'un sapin,  
J'y vais voir, quand midi flamboie,  
Les petits oiseaux pleins de joie  
Se livrer au plaisir du bain.

Aussi vifs que des étincelles,  
Ils sautillent de l'onde au sol,  
Et l'eau, quand ils prennent leur vol,  
Tombe en diamants de leurs ailes.

Mais mon cœur lassé de souffrir  
En les admirant les envie,  
Eux qui ne savent de la vie  
Que chanter, aimer et mourir !



# Décembre

 **D**E HIBOU PARMI les  
décombres  
Hurle, et Décembre va  
finir ;  
Et le douloureux souvenir  
Sur ton cœur jette encor  
ses ombres.

Le vol de ces jours que tu nombres,  
L'aurais-tu voulu retenir ?

Combien seront, dans l'avenir,  
Brillants et purs ; et combien,  
sombres ?

Laisse donc les ans s'épuiser.  
Que de larmes pour un baiser,  
Que d'épines pour une rose !

Le temps qui s'écoule fait bien ;  
Et mourir ne doit être rien,  
Puisque vivre est si peu de chose.





# Chapitre 3

## En faction



UR LE REMPART, portant  
mon lourd fusil de guerre,  
Je vous revois, pays que  
j'explorais naguère,  
Montrouge, Gentilly, vieux  
hameaux oubliés

Qui cachez vos toits bruns parmi les  
peupliers.

Je respire, surpris, sombre ruisseau  
de Bièvre,

Ta forte odeur de cuir et tes miasmes  
de fièvre.

Je vous suis du regard, pauvres  
coteaux pelés,

Tels encor que jadis je vous ai  
contemplés,

Et dans ce ciel connu, mon souvenir

s'étonne

De retrouver les tons exquis d'un  
soir d'automne ;

Et mes yeux sont mouillés des larmes  
de l'adieu.

Car mon rêve a souvent erré dans ce  
milieu

Que va bouleverser la dure loi du  
siège.

Jusqu'ici j'allongeais la chaîne de  
mon piège ;

Triste captif, ayant Paris pour ma  
prison,

Longtemps ce fut ici pour moi tout  
l'horizon ;

Ici j'ai pris l'amour des couchants  
verts et roses ;

Penché dès le matin sur des papiers  
moroses,  
Dans une chambre où ma fantaisie  
étouffait,  
C'est ici que souvent, le soir, j'ai  
satisfait,  
A cette heure où la nuit monte au ciel  
et le gagne,  
Mon désir de lointain, d'air libre et  
de campagne.  
Me reprochera-t-on, dans cet affreux  
moment,  
Un regret pour ce coin misérable et  
charmant ?  
Car il va disparaître à tout jamais.  
Sans doute,  
Les boulets vont couper les arbres de

la route ;

Et l'humble cabaret où je me suis  
assis,

Incendié déjà, fume au pied du  
glacis ;

Dans ce champ dépouillé, morne  
comme une tombe,

Il croule, abandonné. Regardez. Une  
bombe

A crevé ces vieux murs qui gênaient  
pour le tir :

Et, tels que mon regret qui ne veut  
pas partir,

Se brûlant au vieux toit, quelques  
pigeons fidèles

L'entourent, en criant, de leurs  
battements d'ailes.



# Le chien perdu



QUAND ON RENTRE, le  
soir, par la cité déserte,  
Regardant sur la boue  
humide, grasse et verte,  
Les longs sillons du gaz  
tous les jours moins  
nombreux,  
Souvent un chien perdu, tout crotté,  
morne, affreux,  
Un vrai chien de faubourg, que son

trop pauvre maître

Chassa d'un coup de pied en le  
pleurant peut-être,

Attache à vos talons obstinément  
son nez

Et vous lance un regard si vous vous  
retournez.

Quel regard ! long, craintif, tout  
chargé de caresse,

Touchant comme un regard de  
pauvre ou de maîtresse,

Mais sans espoir pourtant, avec cet  
air douteux

De femme dédaignée et de pauvre  
honteux.

Si vous vous arrêtez, il s'arrête, et,  
timide,



Agite faiblement sa queue au poil humide.

Sachant bien que son sort en vous est débattu,

Il semble dire : – Allons, emmène-moi, veux-tu ?

On est ému, pourtant on manque de courage ;

On est pauvre soi-même, on a peur de la rage,

Enfin, mauvais, on fait la mine de lever

Sa canne, on dit au chien : « Veux-tu bien te sauver ! »

Et, tout penaud, il va faire son offre à d'autres.

La sinistre rencontre ! et quels temps

sont les nôtres !

Et quel mal nous ont fait ces féroces  
Prussiens,

Que les plus pauvres gens  
abandonnent leurs chiens

Et que, distrait du deuil public, il  
faillie encore

Plaindre ces animaux dont le regard  
implore !



# Tableau rural



U VILLAGE, EN juillet.

Un soleil accablant.

Ses lunettes au nez, le  
vieux charron tout blanc

Répare, près du seuil, un  
timon de charrue.

Le curé tout à l'heure a traversé la  
rue,

Nu-tête. Les trois quarts ont sonné,  
puis plus rien,

Sauf monsieur le marquis, un gros  
richard terrien,  
Qui passe, en berlingot<sup>[2]</sup> et la pipe à  
la bouche,  
Et qui, pour délivrer sa jument d'une  
mouche,  
Lance des claquements de fouet très  
campagnards  
Et fait fuir, effarés, coqs, poules et  
canards.



# Croquis de banlieue



'HOMME, EN MANCHES de  
veste, et sous son chapeau  
noir,  
A cause du soleil, ayant  
mis son mouchoir,  
Tire gaillardement la  
petite voiture,  
Pour faire prendre l'air à sa  
progéniture,  
Deux bébés, l'un qui dort, l'autre

suçant son doigt.

La femme suit et pousse, ainsi qu'elle  
le doit,

Très lasse, et sous son bras portant  
la redingote ;

Et l'on s'en va dîner dans une  
humble gargote

Où sur le mur est peint – vous  
savez ? à Clamart ! –

Un lapin mort, avec trois billes de  
billard.



# Cheval de Renfort



LE CHEVAL QU'A jadis  
réformé la remonte  
Est là, près du trottoir du  
long faubourg qui monte,  
Pour qu'on l'attelle en  
flèche au prochain  
omnibus.

Il a cet air navré des animaux  
fourbus,  
Sous son sale harnais qui traîne par

derrière.

Mais lorsque, précédés d'une marche  
guerrière,

Des soldats font venir les femmes  
aux balcons,

Il se souvient alors du sixième  
dragon

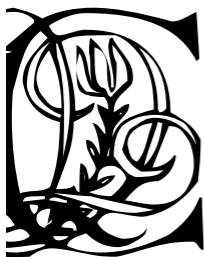
Et du soleil luisant sur les lattes  
vermeilles ;

Et le vieux vétéran redresse les  
oreilles.





# Au bord de la Marne



'EST RÉGATE À Joinville.

On tire le pétard.

Les cinq canots, deux en  
avant, trois en retard,

Partent, et de soleil la  
rivière est criblée.

Sur la berge, là-bas, la foule est  
assemblée,

Et la gendarmerie est en pantalon  
blanc.

– Et l'on prévoit, ce soir, les rameurs  
s'attablant  
Au cabaret, les chants des joyeuses  
équipes,  
Les nocturnes bosquets constellés  
par les pipes,  
Et les papillons noirs qui, dans l'air  
échauffé,  
Se brûlent au cognac flambant sur le  
café.



# Rythme des vagues



'ÉTAIS ASSIS DEVANT la mer  
sur le galet.

Sous un ciel clair, les flots  
d'un azur violet,

Après s'être gonflés en  
accourant du large,

Comme un homme accablé d'un  
fardeau s'en décharge,

Se brisaient devant moi, rythmés et  
successifs

J'observais ces paquets de mer  
lourds et massifs  
Qui marquaient d'un hourra leurs  
chutes régulières  
Et puis se retiraient en râlant sur les  
pierres.

Et ce bruit m'enivrait ; et pour  
écouter mieux

Je me voilai la face et je fermai les  
yeux.

Alors, en entendant les lames sur la  
grève

Bouillonner et courir, et toujours, et  
sans trêve

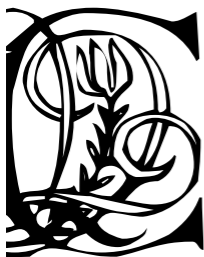
S'écrouler en faisant ce fracas  
cadencé,

Moi, l'humble observateur du

rythme, j'ai pensé  
Qu'il doit être en effet une chose  
sacrée,  
Puisque Celui qui sait, qui  
commande et qui crée,  
N'a tiré du néant ces moyens  
musicaux,  
Ces falaises au roc creusé par les  
échos,  
Ces sonores cailloux, ces stridents  
coquillages,  
Incessamment heurtés et roulés sur  
les plages  
Par la vague, pendant tant de milliers  
d'hivers,  
Que pour que l'Océan nous récitât  
des vers.



# Matin d'octobre



'EST L'HEURE EXQUISE et  
matinale

Que rougit un soleil  
soudain.

A travers la brume  
automnale

Tombent les feuilles du jardin.

Leur chute est lente. On peut les  
suivre

Du regard en reconnaissant  
Le chêne à sa feuille de cuivre,  
L'érable à sa feuille de sang.

Les dernières, les plus rouillées,  
Tombent des branches dépouillées :  
Mais ce n'est pas l'hiver encor.

Une blonde lumière arrose  
La nature, et, dans l'air tout rose,  
On croirait qu'il neige de l'or.





# Musée de marine



U LOUVRE, JE vais voir  
ces délicats modèles  
Qui montrent aux oisifs  
les richesses d'un port,  
Je connais l'armement  
des vaisseaux de haut-  
bord

Et la voilure des avisos-hirondelles.

J'aime cette flottille avec ses

bagatelles,  
Le carré d'Océan qui lui sert de  
support,  
Ses petits canons noirs se montrant  
au sabord,  
Et ses mille haubans fins comme des  
dentelles.

Je suis un loup de mer et sais  
apprécier  
Le blindage de cuivre et les ancres  
d'acier :  
Car tous ces riens de bois, de ficelle  
et de liège

M'ont souvent fait trouver les  
dimanches bien courts.

Et, forçat de Paris dès longtemps  
pris au piège,  
C'est là que j'ai rêvé le voyage au  
long cours.



# Nostalgie parisienne



ON SUISSE EXPATRIÉ, la  
tristesse te gagne,  
Loin de ton Alpe blanche  
aux éternels hivers ;  
Et tu songes alors aux  
prés de fleurs couverts,  
A la corne du pâtre, au loin, dans la  
montagne.

Lassé parfois, je fuis la ville comme

un baigne,  
Et son ciel fin, miré dans la Seine aux  
flots verts.  
Mais c'est là que mes yeux d'enfant  
se sont ouverts,  
Et le mal du pays me prend, à la  
campagne.

Le vrai fils de Paris ne regrette pas  
moins  
Le relent du pavé que, toi, l'odeur  
des foins.  
Montagnard nostalgique, – il faut  
que tu le saches, –

Mon cœur, comme le tien, fidèle et  
casanier,

Souffre en exil, et l'air strident du  
fontainier

Me ferait fondre en pleurs ainsi  
qu'un Ranz des Vaches.



# Chapitre 4

A mes jeunes  
camarades, aux  
équipiers du Club  
nautique de Chatou



ADIS, LA SEINE était verte et  
pure à Saint-Ouen,  
Et, dans cette banlieue  
aujourd'hui sale et rêche,  
J'ai canoté, j'ai même essayé  
de la pêche.

Le lieu semblait alors champêtre.  
Que c'est loin !

On dînait là. Le beurre, au cabaret du  
coin,  
Était rance, et le vin fait de bois de  
campêche.

Mais les charmants retours, sur  
l'eau, dans la nuit fraîche,  
Quand, sur les prés fauchés, flottait  
l'odeur du foin !



Oh ! quels vieux souvenirs et comme  
le temps marche !

Pourtant je vois encor le couchant,  
sous une arche,  
Refléter ses rubis dans les flots  
miroitants.

Amis, embarquez-moi sur vos  
bateaux à voiles,  
Par un beau soir, à l'heure où  
naissent les étoiles,  
Afin que je revive un peu de mes  
vingt ans.



# Ecrit sur l'Album des Chats d'Henriette Ronner



**L**E REGARDER, EN ce bel album  
paru d'hier,  
Ces chats pris sur le vif avec  
un talent rare.

Jamais il ne fut mieux  
compris, je le déclare,

Le tigre familier, caressant quoique

fier.

Vos félins sont exquis, Henriette  
Ronner.

Je les admire et, non sans orgueil, les  
compare

Au charmant angora dont mon logis  
se pare

Et qui vient de vêtir sa fourrure  
d'hiver.

Comme vous, pour les chats j'ai tant  
de sympathies !

Chez moi, j'ai vu régner de longues  
dynasties

De ces rois fainéants au pelage  
soyeux :

Et, dans mon calme coin de vieux  
célibataire,  
Toujours les chats prudents, les  
chats silencieux  
Promènent leur beauté, leur grâce et  
leur mystère.



[1] Collen Mac Culloughs a repris ce vers pour le titre de son roman *Les oiseaux se cachent pour mourir*

[2] Voiture à cheval



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative  
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence  
CC-BY-SA : vous pouvez donc  
légalement la copier, la redistribuer,  
l'envoyer à vos amis. Vous êtes  
d'ailleurs encouragé à le faire.

**Source :**

B.N.F. - Wikisource

**Ont contribué à cette édition :**



Gabriel Cabos

**Fontes :**

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

